

FAMILY BUSINESS

Entretien avec Geneviève Pasquier, metteuse en scène de *Mon Isménie !* et Nicolas Rossier qui monte *On purge bébé !*

« Nous essayons de faire partager au public notre perception du monde par le biais d'auteurs au ton parfois léger et caustique mais soulevant des questions fondamentales telles que notre place dans le monde, notre relation au pouvoir, l'absurdité de l'existence : Jarry, Harms, Witkiewicz, Brecht, Cami, Valentin, Feydeau et Labiche sont des observateurs facétieux et sans concession du comportement humain et de ses paradoxes », expliquent Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier. Depuis quinze ans, la Compagnie Pasquier-Rossier tente ainsi d'ouvrir d'autres dimensions scéniques au rire et à la poésie. Elle met en orbite des univers étranges, fantasques et doucement loufoques propres aux écritures de l'artiste de cabaret et clown munichois Karl Valentin (*Civet de cycliste*), du maître de l'onirisme enfantin, le Français Pierre Cami (*Le Voyage inouï de Monsieur Rikiki*). Aussi de la partie : le poète russe Daniil Harms (*Le Corbeau à quatre pattes*) et le diptyque Feydeau-Labiche (*On purge bébé !* et *Mon Isménie !*).



Nicolas Rossier

Comment s'inscrit la présente réalisation Labiche-Feydeau dans ce travail d'exploration de nouvelles dimensions scéniques pour le rire et la poésie tout à la fois ?

Nicolas Rossier : Il est vrai que, suite à ces spectacles, nous avons envie de revenir à un théâtre de répertoire. À mon sens, Feydeau et Labiche sont souvent et à tort déconsidérés par la profession, car ce sont de vrais auteurs comiques, pertinents, aigus, formidables inventeurs de textes et d'une machine à jouer proprement phénoménale. Si nous avons choisi ces deux textes, c'est qu'ils s'inscrivent, à nos yeux, dans une problématique tout à fait moderne, à savoir l'idée de la famille sous deux aspects différenciés. Si Feydeau et Labiche sont souvent amalgamés, ils demeurent en réalité très dissemblables tant par leur vie que dans leur écriture.

La cellule familiale chez Feydeau est chapeautée par un *pater familias* souvent dépassé par les événements. Il est fabriquant de pots de chambre et attend une importante commande de l'armée française. On est confronté à une famille plutôt dominée par la figure tutélaire, tyrannique et inquiétante du fils, Toto âgé de sept ans et qui va imposer une « dictature de la purge »...

N. R. : Pour bien situer cette comédie en un acte, il faut la replacer dans l'existence de son auteur à l'époque. Le mariage de Feydeau bat alors de l'aile avec une femme qui s'est progressivement imposée comme la doctoresse du foyer. Elle lui coûte très cher alors que Feydeau passe le plus clair dans les restaurants huppés de la capitale, tel Maxim's, n'osant plus rentrer chez lui. Il écrit cette pièce au plus fort de ses tourments conjugaux. Ce qui m'intéresse, c'est que le cadre intime et familial qu'il dépeint est un véritable enfer. Le rapport de la mère au fils ne laisse pas d'inquiéter. Mais la situation est plus complexe que cela, car elle traduit le fait que la mère ne voulait pas voir que son fils avait grandi. Le père, démissionnaire,

misant le tout pour le tout pour cette commande triviale mais néanmoins importante, puisqu'il s'agit de pourvoir toute la soldatesque hexagonale de pots de chambre, ce qui va représenter un apport d'argent conséquent. Un père dépassé, une épouse ne voulant pas comprendre ses problèmes professionnels et se présentant au client en tenue négligée, saisie au saut du lit et bardée de ses eaux sales de la nuit. Il s'agit de bien montrer que la vie familiale et l'existence du couple peuvent parfois constituer un véritable enfer. Si l'on ajoute au tableau ce fils immense que personne ne parviendra à dompter, comment s'étonner dès lors que la mise en scène puisse tirer l'atmosphère vers le cauchemar ? L'option de base réside dans le fait que l'on trouvera les rouages comiques dans le drame et le cauchemar. Une vision cauchemardesque qui n'exclut ni le rire ni l'ironie comme chez Kafka.

Chez Labiche, nous avons un père de 64 ans qui ne veut être séparé de sa fille qui se confond avec le sens de sa vie tant et si bien qu'il se dit à la fin « ruiné, anéanti et démolé » dès l'instant où sa fille le quitte pour un mari.

Geneviève Pasquier : C'est un rapport où, sans pouvoir parler de relation incestueuse, le père semble lié au destin de sa fille. Le chef de famille est amoureux au point de confondre l'objet filial avec une épouse, une égale, car il n'y a pas de femme dans l'histoire. Il existe donc ce lien extrêmement fort, puissant, envahissant, ce cordon « ombili-carcéral » qui n'arrive pas à se dénouer. Même si l'ironie est au rendez-vous, ce lien est de l'ordre du drame et trahit une souffrance chez cet homme, qui engendre le comique. On rit alors à ses dépens. Le thème de la jalousie s'identifie à une profonde douleur et se développe en mille choses qui provoquent le burlesque. Ce sentiment de jalousie malade est proche de celui que peut ressentir un homme face à une femme qui le tromperait. Sans amalgamer les deux registres, je souhaite développer dans la mise en scène ce lien qui provoque la jalousie ainsi que les empêchements subits et les réactions disproportionnés suscitant le comique.



Geneviève Pasquier

Chez Feydeau et Labiche, les personnages sont souvent des êtres butés, obstinés, « ânes bâtés » qui s'enferment dans leur raisonnement.

G. P. : Seuls les mots entraînent ces personnages au sein de situations souvent absurdes qu'ils ne sont pas à même de faire évoluer. Ils sont par essence victimes des mots. Les mots sont aussi des acteurs. Dans l'oeuvre de Labiche, il n'y a absolument aucune banalité dans les mots : ce sont des sortes de rouages ramenant à une mécanique. Il est évident que les personnages ne s'expriment pas de manière naturaliste. Pourtant, on peut jouer assez aisément sur la musique des mots, un peu comme des pions que l'on avance. Les mots font partie de l'évolution des scènes. Mais presque au titre de partition, puisque chacun a sa façon de parler. Il y a ainsi les jeux de mots, les glissades de sens et de sons, les quiproquos. Ils vont au-delà du simple fait de faire avancer une action et contiennent dans le même temps l'ambiguïté nous amenant dans un registre qui n'est pas naturaliste, car ils sont eux-mêmes traités d'une autre manière.

Propos recueillis par Bertrand Tappolet

L'HABIT FAIT LE MOINE

Entretien avec Jean Liermier, metteur en scène

Quel a été votre désir de départ en choisissant *Le Médecin malgré lui* ?

Jean Liermier : Donner à entendre cette soit disant « petite » pièce, considérée bien souvent comme mineure, car souffrant d'être cloisonnée à un genre : la farce. N'est-ce pas le même Molière du *Tartuffe*, qui venait d'écrire *Le Misanthrope* quelques semaines auparavant, deux pièces dites sérieuses ?... Ce qui m'intéresse, c'est justement de prendre les situations très au sérieux, « au ras des pâquerettes ». Je crois que si l'on ne se repose pas sur un jeu d'abattage, efficace, alors les répliques sonnent autrement et l'humour noir du texte prend toute sa mesure.



Jean Liermier

Prenons par exemple la scène d'ouverture : un mari alcoolique tabasse sa femme parce qu'elle se plaint, parce qu'elle est malheureuse ! La crise est telle qu'aujourd'hui elle va se venger, en commanditant par ruse, une baston en règle contre lui. La violence du rapport de ce couple m'intrigue. J'y vois beaucoup de désamour, la béance du moment où l'on prend conscience qu'il n'y a peut-être plus d'amour. L'alcool, la mauvaise foi, les menaces, la méchanceté crasse : tout cela se déroule sous les yeux des enfants en bas âge, preuve d'un désir passé. On sourit ou on rit, mais vraiment des « horreurs » qui arrivent à tout ce petit monde ! D'un trop plein de misère humaine. C'est ça le tour de force : trouver un rire libérateur !

La scène inaugurale ouvre déjà sur un premier motif...

J. L. : Les rapports de couple me semblent fondamentaux et sous-tendent l'intrigue. Que ce lien soit entre Martine et Sganarelle ou au cœur du nœud initial, l'amour de Lucinde pour un prétendant dont son père ne veut pas. Puis le duo formé par Lucas et son épouse Martine ainsi qu'entre Géronte et une femme qui n'est plus là, ce qui demeure énigmatique. Pourquoi, en effet, la mère de Lucinde, est-elle absente ? Un des axes qui m'intéresse est un certain état du couple, celui de la « comédie de mœurs ». N'oublions pas que c'est 1666 que Molière se séparera d'Armande, la fille de Madeleine Béjart...

Lorsque qu'au collège, vous abordez les personnages du *Médecin malgré lui*, on vous précise parfois qu'ils sont sans mystères et constituent des caractères parfaitement stéréotypés, comme il est normal dans une farce. Or, cela ne semble pas être votre avis...

J. L. : Pour moi il n'est pas pertinent de parler de stéréotypes, comme de parler d'emplois pour les acteurs. C'est faire preuve d'a priori et pousse à la convention. Nous sommes confrontés dans la pièce à des dimensions plus fines et subversives. Encore une fois, en considérant le texte comme le sommet d'un iceberg, le plus important devient la partie immergée. L'œuvre se révèle ainsi beaucoup plus ambiguë, profonde et tendue, les personnages bien plus troubles et plus riches qu'au premier abord. J'ai entre autres pour référence *La Règle du Jeu* de Jean

Renoir, critique sociale explorant les jeux de l'amour. Les ponts entre le triangle Sganarelle/Martine/Lucas dans *Le Médecin malgré lui* et Marceau le braconnier/Lisette la bonne/Schumacher le garde chasse dans *La Règle du Jeu* sont clairs. Je crois que cela donne une idée précise du ton que je recherche.

Aujourd'hui, outre que les moyens et les connaissances de la médecine n'ont plus rien à voir avec ceux du XVII^e, je ne pense pas que l'intérêt principal de ce thème soit l'incompétence des médecins mais la crédulité des patients ! Sganarelle étant tout de même l'inventeur du placebo : au troisième acte, dans une scène que je ressens comme un écho de la scène du Mendiant dans *Don Juan*, Sganarelle transformera un simple bout de fromage en médicament miracle !... Ainsi il « tartuffie » ou « sganarifie » véritablement la famille de Géronte. Qui ne connaît des proches hésitants à remettre en question l'avis ou le diagnostic d'un praticien ou d'un spécialiste à l'occasion d'une maladie ? Le pouvoir et l'aura liés à l'habit du médecin créent une alchimie relationnelle dans laquelle la raison n'intervient plus.

Propos recueillis par Bertrand Tappolet